

De son côté, Lamartine a dit quelque part :

“ Ma mère avait l'habitude, prise de bonne heure dans l'éducation un peu romaine qu'elle avait reçue à Saint-Cloud, de mettre un intervalle de recueillement entre le jour et le sommeil, comme les sages cherchent à en mettre un entre la vie et la mort. Quand tout le monde était couché dans sa maison, que ses enfants dormaient dans leurs petits lits autour du sien, qu'on n'entendait plus que le souffle régulier de leurs respirations dans la chambre, le bruit du vent contre les volets, les aboiements du chien dans la cour, elle ouvrait doucement la porte d'un cabinet rempli de livres d'éducation, de dévotion, d'histoire; elle s'asseyait devant un petit bureau de bois de rose incrusté d'ivoire et de nacre, dont les compartiments dessinaient des bouquets de fleurs d'oranger; elle tirait d'un tiroir de petits cahiers reliés en carton gris comme des livres de compte. Elle écrivait sur ces feuilles pendant une ou deux heures sans relever la tête, et sans que la plume se suspendît une seule fois sur le papier pour attendre la chute du mot à sa place. C'était l'histoire domestique de la journée, les annales de l'heure, le souvenir fugitif des choses et des impressions, saisi au vol et arrêté dans sa course, avant que la nuit l'eût fait envoler; les dates heureuses ou tristes, les événements intérieurs, les épanchements d'inquiétude et de mélancolie, les élans de reconnaissance et de joie, les prières toutes chaudes jaillies du cœur à Dieu, toutes les notes sensibles d'une nature qui vit, qui aime, qui jouit, qui souffre, qui bénit, qui invoque, qui adore, un âme écrite enfin !.....

Ces notes jetées ainsi à la fin des jours sur le papier comme des gouttes de son existence, ont fini par s'accumuler et par former, à sa mort, un précieux trésor de souvenirs pour ses enfants. Il y en a vingt-deux volumes. Je les ai toujours sous la main, et quand je veux retrouver, revoir, entendre l'âme de ma mère, j'ouvre un des volumes, et elle m'apparaît.

Or tu sais combien les habitudes sont héréditaires. Hélas ! pourquoi les vertus ne le sont-elles pas aussi ? Cette habitude de ma mère fut de bonne heure la mienne. Quand je sortis du collège, elle me montra ces pages, et elle me dit :

“ Fais comme moi : donne un miroir à la vie. Donne une heure à l'enregistrement de tes impressions, à l'examen silencieux de ta conscience. Il est bon de penser, le jour, avant de faire tel ou tel acte : “ J'aurai à en rougir ce soir devant moi-même en l'écrivant.”

III.

Un simple coup-d'œil jeté sur le tableau que nous avons reproduit du journal de notre ami, ainsi que la lecture des extraits précédents, a dû convaincre nos lecteurs qu'il est avantageux

de tenir note de tout ce qui nous arrive de remarquable et d'intéressant, d'heureux ou de malheureux : en un mot, de tous les faits de quelque intérêt qui composent ou remplissent notre existence.

Rien de plus propre qu'un tel travail, à donner à celui qui s'y livre cet esprit d'observation, de méthode et d'analyse dont l'absence est souvent cause qu'on réussit peu ou mal dans ses entreprises.

Notez encore que si Buffon a pu écrire avec raison que : “ le génie est une longue patience,” il est tout aussi vrai de dire que la perfection du style ne s'acquiert que par une pratique constante, soutenue, prolongée, incessante.

Pour arriver à cette perfection, (en tant, néanmoins, que chacun est susceptible d'y atteindre,) il faut donc prendre l'habitude de consacrer à la composition une ou deux heures par jour.

Et quel est celui de nos lecteurs, quelle est celle de nos lectrices qui n'a pas, dans le cours de la journée, quelques moments de loisir ?

Mais, dira-t-on, peut-être, pourquoi se hâter de confier au papier ce que notre mémoire et notre cœur conserveront si bien ? Pourquoi, à vingt ans, à cet âge où tout invite l'homme à s'asseoir et à rêver, où tous les gazons sont frais, où tous les ruisseaux n'ont que de doux murmures, pourquoi s'astreindre à une obligation si dure, à un devoir si pénible ?

Si quelqu'un de nos lecteurs était tenté de nous tenir un pareil langage, (ce que nous ne craignons certainement pas,) nous lui répondrions :

La mémoire et le cœur, on connaît leur fidélité ! On sait ce que l'une et l'autre deviennent au contact du temps et des impressions si diverses qu'il amène.

Nous lui dirions encore :

A vingt ans, c'est le moment du travail, c'est le moment de l'action ; c'est le temps de commencer à acquérir, à amasser des trésors d'expérience et de sagesse.

Toutefois, s'il était bien prouvé qu'il y a en effet un âge exclusivement voué au vague, aux rêves, aux joies et aux plaisirs du moment, nous ne nous tiendrions pas encore pour battu, et nous dirions :

Souvenez-vous au moins des vers du poète :

Il est un âge dans la vie
Où chaque rêve doit finir ;
Un âge où l'âme recueillie
A besoin de se souvenir.

Eh ! bien, quand cette heure fatale aura sonné ; quand la vieillesse, languissante et ennemie des plaisirs, viendra, comme dit Fénelon, “ rider notre front, courber notre corps, affaiblir nos membres, faire tarir dans notre cœur la source de la joie, nous déguster du